

*Mai 1982.*

À la fête foraine de Myrtle Beach, cette fête foraine qui vous offrait le bonheur sur un plateau, on entendait les wagonnets grincer jour et nuit. Et même les bourrasques ne parvenaient pas à étouffer ces couinements. La grande roue montait, descendait, accueillait et recrachait ses passagers. Derrière celle-ci, l'océan tantôt bleu, tantôt gris, tantôt calme, tantôt agité. Ce jour-là, l'Atlantique se mouvait avec nonchalance, ses vagues allant et venant dans un chuintement régulier. Ce jour-là, le soleil s'était invité aux fenêtres dès les premières heures du matin. On prévoyait du monde. Surtout l'après-midi, parce qu'il ne fallait pas demander à un touriste de se lever tôt. Jusqu'à onze heures, on pratiquait le moitié prix pour des manèges à moitié pleins. La plupart se ruaient vers le stand de tir ou la mare aux canards, mangeaient un hot-dog et partaient en direction de la plage. À treize heures, lorsque le soleil était au zénith, la maison aux miroirs subissait les premiers assauts. Quoi de plus normal ? Il faisait si délicieusement frais à l'intérieur. Les enfants se heurtaient aux miroirs en gloussant, les adultes tâtonnaient prudemment derrière leur progéniture, les ados pointaient du doigt, hilares, leur silhouette qui se déformait au gré des couloirs. Quand l'horloge de l'allée centrale indiquait seize heures, c'était au tour de la maison fantôme de récolter tous les suffrages.

Son train sillonnait des couloirs lugubres, des squelettes et des pirates borgnes surgissaient sous la lumière des stroboscopes, et chacun ressortait de son tour de manège avec un rire nerveux, le visage un peu plus blême qu'au départ. Un teint livide que l'on devait moins aux spectres qu'à la frayeur causée par le segment final, quand les wagonnets freinaient, que les « houhou » des fantômes étaient à leur paroxysme, que les rails s'inclinaient brusquement et que le train chutait dans un puits sans fond.

Tennessee s'occupait de la grande roue, surnommée la Cassandre, et qu'elle appelait dans l'intimité « Cassy ». Pourquoi ? Parce que parfois, elle s'adressait à elle, et lui racontait sa journée un peu comme elle le ferait avec une amie. Sauf que des amis, elle n'en avait plus. « J'aimerais que les choses changent », soupirait-elle en levant les yeux vers la grande structure métallique. Mais la Cassandre ne répondait pas. Et d'ailleurs, même si Tennessee se plaisait à espérer un changement, elle ne savait pas ce qu'elle tenait tant à changer.

*Tout peut-être...*

Tandis que le train fantôme attirait une clientèle un peu trouble aux dernières heures du soir, la grande roue, elle, recevait dans ses nacelles rutilantes les familles sans histoire et les couples heureux. Depuis le guichet où Tennessee vendait les tickets et pilotait la roue (ce qui n'était pas très compliqué puisqu'il n'y avait que deux leviers et trois boutons), elle admirait ces individus à la vie simple, légère, courue d'avance. Parfois, il arrivait que l'un d'entre eux rentre en collision avec la sienne, plus tortueuse. Inquiet, l'individu cognait à la vitre et lui demandait par exemple :

— Et si le machin tombe en panne ?

Tennessee connaissait Cassy par cœur, et elle savait une chose, Cassy ne tombait jamais en panne. Alors, elle répondait :

— Ne vous en faites pas.

Puis elle encaissait le client suivant, et le suivant, et le suivant.

Ensuite, Tennessee rentrait chez elle.

Elle passait devant la maison aux miroirs, dont la façade criarde mettait en garde le tout-venant en lettres capitales : « MÉFIEZ-VOUS DES APPARENCES. »

Les miroirs brillaient sous la lune et projetaient des reflets argentés. C'était beau, mais elle n'en avait pas conscience. La faute à l'habitude.

Puis elle tournait à gauche et apercevait Andy, un jeune saisonnier, qui ramassait les déchets avec une pince. Elle tournait encore à gauche et se trouvait face au Booster, manège qui prétendait donner un coup d'adrénaline en lâchant ses passagers sur plusieurs mètres à la verticale et dont le succès n'était plus à faire. Elle arrivait ensuite au stand de hot-dogs qui, lui, était ouvert jusqu'à minuit et qui exhalait une forte odeur de grillade. Après, il y avait le Galaxy 2000, sorte de simulateur qui promettait un voyage inoubliable dans les étoiles et qui copiait paresseusement l'univers de *Star Trek*. Encore après, les autos-tamponneuses, indémodables. Sur le chemin, elle saluait les collègues, puis remontait la plage sur un kilomètre, plage vide elle aussi, bifurquait sur une rue mal éclairée et franchissait le portail d'un bungalow modeste, mais correctement entretenu, sous-loué à l'ami d'un ami qui devait une faveur à Luc ou quelque chose comme ça. Sous la véranda, une bière fraîche à la main, celui-ci l'attendait.

— Alors, ta journée ?

Son dos se raidit. Il en était toujours ainsi lorsque Luc l'apostrophait de sa voix bourrue. C'était une voix qui cherchait les ennuis.

— Bien, dit-elle en se frappant la nuque, persuadée qu'un moustique l'avait piquée.

Il grimaça et la regarda par en dessous, l'œil mesquin.

— Tu ne serais pas un peu en retard ?

Elle ne pensait pas. Hier, oui, elle avait été en retard, mais c'était parce qu'elle avait papoté avec la Cassandre, assise sur la rampe d'accès. Si la Cassandre avait cessé de tourner, l'heure non. Tennessee n'avait pas vu le temps passer et avait couru jusqu'à la maison, paniquée. Les yeux exorbités par sa course, le souffle rauque, elle s'était confondue en excuses avant de rejeter la faute sur la Cassandre en racontant que la mécanique avait un peu cafouillé. Il ne l'avait pas crue.

Normal, puisque la Cassandre ne tombait jamais en panne.

Luc en était le propriétaire et la vérifiait régulièrement. N'appréciant guère d'être pris pour un idiot, il l'avait giflée. Ce soir, il la giflerait aussi. Il avait dû le décider cet après-midi. Ou peut-être venait-il à peine de le décider, mais puisqu'il l'avait décidé, il n'y avait rien à faire sinon s'y résigner, tendre la joue et serrer les mâchoires.

Comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

— Quelqu'un a appelé.

— Ah ?

Elle n'ajouta rien d'autre.

— Tu me demandes pas qui c'est ?

En épouse docile, elle lui demanda.

— Une copine à toi.

— Une copine à moi ?

À part la Cassandre, elle ne voyait pas.

— Bérénice Clayton, ça te dit quelque chose ?

Son estomac se contracta. Elle détourna les yeux. La bouteille de bière vide, Luc commençait à perdre patience.

— Alors ? grogna-t-il.

— Oui, finit-elle par dire, abasourdie. Oui, ça me dit quelque chose.

Un rictus étrange se dessina sur le visage de Luc.

— Bien ce qui me semblait. Je lui ai dit que t'étais occupée

et que quoi qu'elle te veuille, ça ne t'intéressait pas. À mon avis, elle rappellera pas.

Là-dessus, elle lui faisait confiance, Luc savait comment tenir les gens à distance. D'un geste de la main, il lui fit signe de déguerpir et elle ne se fit pas prier, trop contente de lui échapper. Elle se rua à la cuisine pour avaler un reste de poulet froid et monta s'enfermer dans sa chambre. Épuisée, le cœur cognant à tout rompre, elle arracha ses vêtements et se laissa tomber sur le matelas.

*J'aimerais que ça change...*

Par le passé, elle avait menacé Luc de partir. Une fois ou deux. Elle avait dit qu'elle ne le supportait plus, lui, cette vie, cette roue qu'il fallait monter et démonter tous les ans.

— Tu verras, je finirai par claquer la porte et je ne serai pas désolée, Luc. Je ne le serai pas.

Calmement, il avait saisi le bulletin d'actualités et l'avait parcouru d'un œil lointain, à demi intéressé par la course aux armements entre les États-Unis et l'Union soviétique, guerre puérile qui avait provoqué une vague de manifestations aux quatre coins du territoire américain. Le visage en partie caché par son journal, il avait réfléchi et avait relevé la tête vers elle :

— Tu oublies une chose, Tennessee. C'est moi qui t'ai récupérée sur la route. Tu n'avais rien sur toi et tu n'arrêtais pas de pleurer. Pourtant, je t'ai recueillie. Je n'avais aucune raison de le faire et je l'ai fait.

— On voit où ça m'a menée.

— Tu savais très bien où ça allait te mener.

Elle avait serré les poings.

— Je vais m'en aller, Luc. Peut-être pas aujourd'hui, peut-être pas demain, mais ce jour arrivera.

— T'es pas cap', avait-il seulement conclu.

En dix ans, elle n'en avait effectivement jamais été capable.

\*\*\*

Les valises bouclées, Zola se scrutait dans la glace. Avec sa veste en tergal et sa jupe droite, son chignon laqué et son collier de perles, on aurait pu croire qu'elle s'apprêtait à sortir pour une séance shopping avec les copines comme elle le faisait chaque jeudi matin. On aurait pu aussi supposer qu'elle allait appeler son chauffeur pour la conduire chez son thérapeute, celui qu'elle voyait le samedi, et à qui elle ne disait pas grand-chose parce que dans sa vie, il ne se passait pas grand-chose. Ou bien se rendait-elle chez son coiffeur, ou la masseuse, ou l'esthéticienne ? Le docteur peut-être, charmant médecin qu'elle consultait une fois par mois sans avoir grand-chose à dire là non plus, car son ventre ne s'arrondissait pas. Tout le monde était sur les dents. La famille, la belle-famille. Le bébé se faisait attendre et elle, elle se demandait si elle en voulait un, de bébé. Elle se demandait si elle était assez grande pour relever un tel défi. Bien sûr, elle avait trente ans. Ses papiers d'identité pouvaient en attester. Mais elle, elle avait plutôt l'impression d'en avoir dix. D'ailleurs, tout le monde la traitait ainsi dans son entourage.

— Oh voyons, il faut nous comprendre, tu sais comment tu peux être parfois, lui rétorquait-on quand elle abordait le sujet.

Tout le monde savait comment elle pouvait être, en effet. On n'en parlait jamais à table, mais enfin, on en parlait. Le plus souvent derrière son dos.

Cela faisait des années maintenant qu'elle ne s'était plus comportée de manière aussi erratique. Elle était rentrée dans le moule, se félicitait-on.

— On dira ce qu'on voudra sur cette méthode, mais ça fonctionne ! s'était une fois exclamée sa mère, ravie de la voir normale.

Certes. Mais en devenant normale, elle s'était un peu oubliée.

Dix ans.

Cela faisait dix ans qu'elle avait dix ans. Choyée, gâtée, mais sous tutelle. Elle se dit que c'était triste, qu'il fallait vraiment que ça change.

Le problème, c'est qu'elle n'avait pas su comment faire, alors elle avait fini par composer le numéro de Bérénice. Il n'y avait qu'elle pour comprendre. Qu'elle pour l'aider. Zola suivait son incroyable parcours dans les magazines, elle qui était devenue à présent une photographe respectée. La nouvelle Annie Leibovitz, clamait-on dans les tribunes lorsqu'elle capturait dans son objectif le minois d'une célébrité et que son travail paraissait en couverture de *Rolling Stones*.

Donc, Zola l'avait appelée un matin. Un frisson lui avait parcouru l'échine quand sa voix s'était élevée dans le combiné.

— Bérénice Clayton à l'appareil.

Bêtement, elle avait répété :

— Bérénice ?

Il y eut un blanc à l'autre bout du fil, puis...

— Zola ? Zola De Winter ?

Dans les faits, elle n'était plus Zola De Winter depuis longtemps, puisque mariée, mais elle décida que ce n'était pas tellement important et ne prit pas la peine de rectifier.

— Oui, oui, c'est moi. Bérénice ! Ça fait du bien de t'entendre.

La faute à l'émotion, elle pleura à chaudes larmes et eut du mal à s'arrêter. À partir de là, les choses s'emballèrent.

— Il faut que tu m'aides, geignit Zola en se mouchant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Absolument tout.

Bérénice soupira.

— D'accord, mais... que veux-tu que je fasse ?

Après un instant de réflexion, Zola balbutia :

— Me chercher.

S'ajouta un second temps de réflexion après lequel la réponse fusa :

— D'accord.

— Vraiment ?

— Où habites-tu ?

— Washington D.C.

Bérénice siffla.

— Ça doit être ennuyeux là-bas.

— Mon mari est sénateur.

— Han.

S'ensuivit un silence.

— C'est ton mari que tu fuis ? hasarda Bérénice.

Zola lui répondit que oui.

— N'en dis pas plus, je m'occupe de tout. On va te sortir de là, t'en fais pas.

Fidèle à sa promesse, Bérénice vint le mois suivant, garant sa superbe décapotable dans la cour principale. Zola se regardait dans le miroir, sa comparse attendait dehors, prête à l'emmener loin de Washington, de ses musées, de ses archives et de son austérité présidentielle.

Midi moins le quart. Zola tira sur les pans de son cardigan rose, songeuse.

*Est-ce que je fais une bêtise ?*

Elle pensa que oui, pourtant, cela ne l'empêcha pas de descendre les escaliers et de rejoindre Bérénice sur le siège avant de son véhicule.

Bérénice démarra.

— T'inquiète pas, je sais où aller, fit-elle en lui adressant un clin d'œil.

Zola sourit. Elle ne s'inquiétait pas.

\*\*\*

Bérénice Clayton vivait entre New York et Los Angeles. De New York, elle avait pris cet accent qui forçait sur



les voyelles et mangeait les consonnes, de Los Angeles, le bronzage qu'elle entretenait à coups de séances d'UV deux fois par mois. À force de photographier des mannequins, des actrices et des chanteuses, elle avait fini par leur ressembler. Jambes fuselées, nez refait, dents blanches et ventre plat. Elle aurait pu elle aussi figurer en couverture de magazine, mais là n'était pas son intention. Tenir un appareil photo entre ses doigts, jouer avec la lumière, sublimer un visage, remodeler l'espace, voilà ce qui l'intéressait. Produire du beau.

Un matin de mai, Maddy, son assistante s'était approchée en lançant :

— Une dame pour vous, mademoiselle Clayton.

— Une dame ? Quelle dame ?

— Elle n'a pas voulu me le dire, mais il paraît que c'est urgent.

Dubitative, Bérénice avait consenti à prendre l'appel depuis son bureau. Elle avait blêmi en entendant Zola au téléphone, si bien qu'elle avait failli lâcher le combiné. Déseparée par ses pleurs et au prix de quelques hésitations, elle avait accepté de l'aider. Avant de raccrocher, elle avait dit :

— Laisse-moi un peu de temps pour m'organiser, d'accord ?

— D'accord.

Ensuite, elle avait laissé échapper :

— Au nom des Audacieuses, hein. Comme au bon vieux temps.

Et Zola avait poussé un rire aigu.

Vingt-six jours passèrent avant que Bérénice ne débarque au volant de sa Mustang dans la cour fleurie de son ancienne camarade de classe, considérant avec admiration l'imposant porche en stuc. Zola jeta sa valise sur la banquette arrière et prit un air décidé. Un air qui semblait

dire : « Je sais ce que je fais. » Malgré tout, Bérénice pensa qu'elle devait avoir peur, alors elle la rassura. Elle avait réfléchi, elle savait où aller. Le visage de Zola se détendit et leur cavale débuta.

La voiture roulait sous un soleil ardent. L'après-midi touchait à sa fin et il fallait faire le plein. Elles s'arrêtèrent à une station essence. Bérénice s'occupait de la pompe, Zola se prélassait sur le siège passager, ses pieds nus relevés contre la boîte à gants, le visage masqué par d'imposantes lunettes de soleil. Des Chanel comme l'indiquait le sigle qui brillait sur chacune des branches. Bérénice nota qu'elles dataient de la saison dernière. Non qu'elle se réclamât de la police de la mode, mais puisqu'elle photographiait des célébrités, elle avait acquis l'œil pour ce genre de détail (et peut-être aussi parce qu'elle avait les mêmes, planquées au fond de ses tiroirs).

— Alors, ton mari... tu ne m'as toujours pas expliqué ce qu'il t'a fait...

Zola fit mine de ne pas avoir entendu.

— Il te frappe ? interrogea Bérénice.

Elle étouffa un reniflement, ce que Bérénice interpréta comme un oui.

— Mince, il te frappe.

Zola s'essuya la joue d'un revers de la main.

— Il ne faut pas qu'il me retrouve.

— Là où je t'emmène, aucun risque, lui confia Bérénice. Promis, juré, on va te sortir de là. A-t-il des raisons de remonter jusqu'à moi ?

— Non.

— Tu es sûre ? Il faut que tu me le dises, Zola. Cela peut être dangereux... les maris violents, on ne s'en débarrasse pas aussi facilement. Il faut que tu disparaisses, tu comprends.

— Certaine. Il ne remontera pas jusqu'à toi.

— Et s'il interroge tes parents ?

Zola secoua tristement la tête.

— Il peut bien les interroger, ça ne changera rien.

— Mais ils se souviennent très bien du Margareth Holloway, eux. Ils peuvent se dire...

— Ils ne se diront rien, trancha Zola. La vérité, c'est que mon mari, tout comme mes parents, pensera que je me suis enfuie sur un coup de tête, pas que j'ai un tant soit peu planifié mon départ. Ils ne me voient pas comme quelqu'un de...

— De ? insista Bérénice, alors que Zola regardait ailleurs et ne finissait pas sa phrase.

— Ils ne me voient pas comme quelqu'un de particulièrement raisonnable.

Un silence tomba.

Bérénice retira la pompe du réservoir et leva la tête en direction du compteur. Elle extirpa un portefeuille de sa poche et le jeta sur les cuisses de Zola.

— Va donc payer et prends-nous des sandwiches. La route est encore longue.

— Où est-ce qu'elle habite déjà ?

— Myrtle Beach. Une station balnéaire en Caroline du Sud. On en a encore pour quatre bonnes heures, si tu veux mon avis.

— Et si on prenait un motel pour la nuit ? Je suis fatiguée.

L'idée n'emballait pas Bérénice qui préférait faire le trajet d'une traite plutôt que de s'attarder en chemin. Souvent miteux et mal fréquentés, les motels ne lui inspiraient pas confiance et elle désirait se reposer dans un endroit confortable. Si possible, un endroit avec des baignoires à pieds, des serviettes qui sentaient la lavande et des savons français. Puis elle soupçonnait Zola de vouloir gagner du temps, trop anxieuse de se confronter à Tennessee de nouveau. Les Audacieuses avaient laissé leurs cicatrices.

— Va payer, pendant que je passe un coup de fil.

Zola écarquilla les yeux.

— Tu ne l'as pas prévenue qu'on venait ?

— Non.

— Et si elle refuse de nous voir ?

— Je ne lui laisse pas le choix. Va payer, s'il te plaît.

Sur ce, Zola chaussa ses sandales, sortit du véhicule et s'élança vers la boutique, tandis que Bérénice se dirigeait vers une cabine téléphonique. Fébrile, elle composa la suite de chiffres qu'elle avait recopiée sur un bout de papier. Un homme décrocha à la troisième sonnerie.

— Luc Jones à l'appareil.

D'un ton neutre, elle demanda une certaine Tennessee Goodling qui, d'après ses informations, résidait ici. L'homme grogna qu'elle n'était pas là.

— Mais elle habite bien ici, n'est-ce pas ? insista-t-elle, nerveuse à présent.

— Ouais, elle habite ici, mais ça fait un petit moment qu'elle ne se fait plus appeler Goodling. C'est Jones maintenant. Et Tennessee Jones n'est pas d'humeur pour les retrouvailles, si vous voyez ce que je veux dire.

Pas trop, non.

— Eh bien...

— Laissez-la tranquille.

— Mais, je...

— Elle veut pas vous voir, martela-t-il.

Décontenancée par cette hostilité assumée, elle lui avait souhaité une bonne journée et avait reposé le téléphone sur son socle. Quand elle retrouva Zola dans la voiture, les bras chargés de chips, de barres chocolatées et de sandwiches sous vide, Bérénice annonça sans se démonter :

— Tout est réglé.

Le regard de Zola s'illumina sous la surprise.

— Ah oui ? Elle est d'accord ?

— Parfaitement.